

I

La Rencontre

Septembre 1984

Là où il est juché, Antoine peut embrasser toute la baie. Pas de vent, ce qui, à la fin de l'été, est plutôt rare sur ce bout de côte du golfe de la Messara, et la mer est étale. Juste en face, dans la brume du matin, se dessine peu à peu la silhouette familière du mamelon gris-rose qui squatte la ligne d'horizon, la plus proche des Paximadia, la seule visible des deux îles inhabitées où s'aventure parfois sa pensée, là-bas à douze kilomètres de la côte.

Habituellement ce mamelon au téton saillant posé sur le flot accroche son regard mais, en ce moment, ce regard est creux car sa tête est ailleurs : son cinéma intérieur lui projette en boucle ce qu'il a vécu la veille.

Comme tous les matins, il s'est installé au sommet de « la diagonale du fou ». Et de sa table d'écriture, il commence toujours par contempler le rivage. À gauche, vers le sud, la

longue plage caillouteuse s'étire jusqu'aux falaises qui abritent la grève de Kommos ; et à droite, vers le Nord, elle se prolonge à peine au-delà des dernières maisons de Kalamaki pour se resserrer et disparaître sous des à-pics rocheux. Et, au-delà de cette lisière de sable, en face de lui, il y a la mer où son regard peut se perdre. Chaque matin, pour puiser il ne sait quoi dans ce grand bleu mouvant que brave le mamelon immobile, il prend place à cette table-mirador et se met à travailler. Depuis son retour à Kalamaki, c'est là qu'il relit ses notes de la veille, tient son journal de recherche, puis annote le texte martyr de sa thèse. Mais, aujourd'hui, il ne parvient ni à s'immerger, ni à s'attarder à l'anomalie gris-rose, ni à relire ou à annoter quoi que ce soit : il est scotché à l'écran où repasse la scène où Elle paraît.

Pas d'autre client attablé, mais il n'est pas seul. Samim, le cuistot afghan grille une cigarette à l'entrée de sa cambuse et le regarde en silence, tandis qu'Altin, le jeune Kosovar commis à la mise en place du matin, l'a reconnu et salué d'un geste de la main. Et, chose stupéfiante, au lieu de faire le mastic, il paresse en faisant le mort sur un *sunbed* : s'il peut se permettre cet écart, c'est que le Fou n'est pas encore là à houspiller son monde, cela aussi n'est pas normal. Autre anomalie à cette heure matinale, des filles du village viennent occuper l'avant-scène ; en toute décontraction, elles se sont emparées des *sunbeds* les plus en vue au ras du flot en prenant des airs détachés, comme si bronzage et bikini étaient le cadet de leurs soucis : tout le contraire du tsunami que ces mêmes attributs nonchalamment exhibés ont provoqué chez Altin brusquement ressuscité. Antoine, lui, les regarde sans les voir, il *zoome* en pensée sur le visage de Nausicaa.

À cette heure-là, quand il siège ainsi à la terrasse de l'Ormos Beach, perché sur son estrade qui domine l'échiquier encore vide, il profite alors d'un moment précieux de presque solitude. La plage est déserte, et elle ne commencera à s'ébrouer qu'à la venue du groupe d'anciens qui se retrouvent

là de grand matin pour barboter et papoter dans l'eau, ronde cocasse de vieux et de vieilles coiffés du même chapeau de paille et, pour lui, plongé dans sa bulle, murmure lointain quasi inaudible. Le ballet discret d'Altin, tout revigoré qu'il soit, ne le dérange pas : après un petit geste connivent et un sourire, il accomplit en sourdine son rangement matinal en mettant un soin touchant à ne pas troubler la quiétude de l'homme qui écrit. Manifestement, il sacralise la plume et, d'instinct, il respecte la bulle dans laquelle le scribe matinal s'abstrait. Au fil des jours, cette compagnie muette et respectueuse fait partie de son rituel : Antoine y voit une forme de complicité, nourrie de bienveillance, sinon de sympathie. Un jour, espère-t-il, ils se parleront.

Mais aujourd'hui, les jacasseries des naïades délurées volatilisent l'agora paisible des anciens, Altin se meut en fantôme invisible, le vent n'est pas au rendez-vous, la mer est étale, l'échiquier respire délivré de la fêrule du « fou » et le scribe n'écrit pas, il essaye de recoller les morceaux de l'histoire.

*

La rencontre a eu lieu à trois kilomètres de là, à Kamilari, le village voisin à l'intérieur des terres, dans la boutique-atelier d'Efthýmios, le forgeron du village qui est aussi l'artisan de son renouveau. Ses copies de bronzes antiques lui ont valu peu à peu dans le monde de l'antiquité une solide réputation de bronzier hors pair et de copiste reconnu : sa griffe sur une statuette ou une double hache vaut certificat de conformité. Les commandes sont venues d'abord de la boutique du musée du site de Phaistos tout proche, puis ont afflué des boutiques huppées d'Héraklion, d'Aghios Nikolaos, de Chania, plus tard de Corynthe, de Nauplie, et même d'Athènes. Et puis, autour de sa modeste boutique, d'autres magasins de souvenirs soucieux

d'« authenticité » ont fleuri, différents métiers, surtout des céramistes et des peintres-coloristes, ont complété l'offre de la « belle copie » : marché prometteur à une époque où les étals des souks touristiques débordent de pacotilles produites en séries d'une affligeante médiocrité.

Ainsi, grâce à lui, le village est aujourd'hui en pleine reconversion : les masures rurales cèdent la place à des ateliers d'artisans branchés, dont certains sont d'authentiques experts en leur domaine. Les amateurs un peu exigeants y affluent de partout, mais aussi les touristes d'un jour qui processionnent à Phaistos depuis la côte nord, de même que les fêtards voisins de Matala et d'Agia Galini qui viennent s'égarer là un soir pour y trouver le souvenir minoen de belle facture qui authentifiera leur séjour.

Antoine lui n'était pas là en touriste, mais en connaisseur éclairé : son expérience lui permettrait de repérer « l'objet rare », celui où la minutie du travail pouvait donner l'impression d'avoir retrouvé le savoir-faire ancestral qui avait façonné l'artefact ancien. En poussant la porte de la boutique d'Efthýmios, il savait qu'il serait là en terrain de connaissance. Et c'est effectivement une caverne aux trésors qu'il découvre : une panoplie somptueuse de ce que la Crête minoenne, puis mycénienne avait ciselé de plus mémorable dans le bronze s'étalait là comme à l'état neuf. Les pièces les plus fameuses du Musée d'Héraklion ou d'ailleurs, reproduites là, sans les injures du temps, mais savamment patinées et parées d'accessoires en bois d'olivier. Dès l'entrée, son attention est happée par un présentoir où l'interpelle une rangée d'idoles « aux bras levés », ces statuettes qui l'ont toujours fasciné, et c'est au moment où il se penche pour examiner une orante extasiée qui, plus goguenarde que les autres, le darde de son œil rond, qu'il découvre Sa présence.

Elle se tenait debout dans l'encadrement de la porte de l'arrière-boutique qui donnait en enfilade sur l'entrée de la

forge. De là s'échappait un concert de percussions métalliques, harcèlements de marteaux, entêtements de burins, raclements de limes, sur lesquels ruisselaient en cascades les notes trépidantes d'un *taximi* de bouzouki.

Une présence d'abord, qui a éclipsé les « yeux ronds », les « bras levés » et tous les autres trésors de la caverne, ensuite un visage peu à peu éclairé en mandorle dans la pénombre, un sourire enfin qui a illuminé l'instant. Le sourire accompagnait une question où une voix jeune et curieuse lui donnait du *Kyrie*, puis ensoleillée d'un accent, du *Sir*, alors que lui ne percevait déjà plus que ce visage surgi de son rêve.

Un visage à la fois enjoué et empreint de gravité où il a perçu une palette on ne peut plus avenante : une assurance tranquille, une gaieté naturelle, une disponibilité accorte et une attente curieuse s'y accordaient comme pour traduire la prescience d'une joie à partager, de quelque chose de chouette à vivre dont elle se réjouissait par avance.

À cet instant, Antoine est, selon son expression propre, *ravi en transe*, il se retrouve projeté au chant VI de l'*Odyssée*, dans la peau et le rôle d'Ulysse. Comme lui, il sort meurtri d'une longue malédiction. Comme lui, il a été poursuivi au long cours par les colères de Poséidon – *lui, ce serait plutôt par Aphrodite* –. Comme lui, au départ d'Ogygie où le retenait par ses charmes l'enchanteresse Calypso – *lui, ce serait plutôt une certaine Sarah!* –, il a navigué seul 17 jours et 17 nuits, puis dérivé deux jours et deux nuits après avoir affronté une tempête qui a retourné et démâté son radeau – *lui, ce sont plutôt les turbulences à répétition qui ont secoué son errance amoureuse et désemparé jusqu'au naufrage ses couples successifs* –. Comme lui, il a enfin abordé l'île de Schérie et, exténué, s'est écroulé aux abords de l'estuaire d'une rivière, dans un lit de broussaille qui couvre sa nudité – *Antoine, lui, a trouvé refuge à Kalamaki pour se poser et panser ses blessures* – et, comme lui, à son réveil, il rencontre Nausicaa, la fille d'Alcinoos, le roi des Phéaciens.

Ici, dans l'arrière-boutique, pas d'estuaire, ni de broussailles, mais un même réveil, et une rencontre qui va inverser le cours des choses. Une certitude aussi, celle d'avoir reconnu celle qui, innocemment, s'adresse à lui à cet instant. C'est bien Nausicaa, telle qu'il l'a imaginée. Un visage étrange, mais d'une étrangeté qui lui est familière tant il l'a « envisagée » en esprit après l'avoir rencontrée dans une fresque : il l'a débusquée sur un mur de Knossos où défilait un cortège de musiciennes sous la conduite d'une jeune femme dont la prestance indique la préséance et la fonction. La belle ouvre la marche, esquisse un pas de danse en battant des mains et décoche un sourire en coin irrésistible.

Pour Antoine, pas de doute, il retrouvait là la fière allure de la fille du roi à la tête de sa cour de suivantes et, ainsi, il peut mirer les yeux plissés en amande, le profil enjoué, le front altier festonné de mèches enjôleuses, la longue chevelure noir de jais et les accroche-cœurs qui ondoient jusqu'à l'épaule et, surtout, surtout l'aisance primesautière née du jeu complice de la bouche et de la joue mirée de profil. C'est elle, surgie de la fresque, qui avait servi de modèle pour sertir dans sa mémoire le portrait de l'héroïne d'Homère, celle-là même qui avait recueilli, nourri et vêtu le naufragé avant de l'introduire à la cour de son père. Après quoi, avait eu lieu cette veillée mémorable où Ulysse, en remerciement de l'hospitalité reçue, avait conté les péripéties de son fabuleux périple aux Phéaciens rassemblés dans la grande salle du palais d'Alcinoos : chair et cœur de l'*Odyssee*.

Mais cette première esquisse n'avait pas suffi, il lui manquait « la lueur et l'éclat » d'un regard singulier. Aussi, pour doter son héroïne de cet écrin de l'âme et donner une vie à son visage qui n'appartiendrait qu'à elle, il lui avait prêté une paire d'yeux dont lui seul détenait la matrice : des yeux bruns noirs, l'un en amande, l'autre plus plissé, où étincelait une double lueur, l'une sage, l'autre taquine, qu'il reconnaîtrait entre mille

sous leurs sourcils de jais. Quant au nez qui ressemblait au sien, inexplicablement, et à la bouche qui ponctuait l'ovale des joues de deux fossettes mutines, il ne pouvait pas ne pas la reconnaître !

Et, trait pour trait, ce visage, il le découvrait devant lui. Une belle Crétoise se tenait là, curieuse et attentionnée, à la croisée de sa route : elle l'abordait en jouant de ces fossettes-là, l'arraisonnait dans l'entrelacs de ces arcades-là, l'éperonnait de ce regard-là !

Ce qui s'était passé ensuite appartenait à une autre dimension : il l'avait vécu comme un rêve éveillé dont peu à peu, il rassemblait les pièces du puzzle en se réjouissant que rien n'avait troublé leur tête à tête : ils étaient seuls, l'heure était matinale et les premiers chalands n'arriveraient que plus tard.

D'abord, il se souvenait parfaitement d'une chose : c'est que, comme Ulysse, il ne lui avait dit, ni qui il était, ni ce qu'il faisait là sur la côte, aux débouchés maritimes de l'antique Phaistos, ni pourquoi il séjournait à Kalamaki, ni pourquoi il jonglait en toute simplicité avec le vocabulaire de l'archéologie minoenne et pouvait reconnaître au premier regard la copie en bronze d'une tablette en linéaire A et la distinguer de l'écriture du « Disque de Phaistos », pièce sommitale s'il en est parmi les antiquités locales, énigme de terre cuite que l'atelier d'Efthýmios s'était fait une spécialité de reproduire en bronze : hérésie capitale, mais commise dans le plus grand respect des moindres détails et même des imperfections de l'original ! Même hérétique, Efthýmios conservait son génie !

Totalement transfiguré, il avait endossé le rôle : plutôt que de répondre à la question de l'héroïne, il s'était mis au contraire à la questionner : qui était-elle ? la fille de qui ? que faisait-elle là seule ? où était sa suite ? si la lessive sur la berge de l'estuaire de la rivière était finie, si la partie de balle avait commencé, si elle était mortelle ou déesse et là,

d'un battement de cils, elle avait réagi avec finesse. Avec une moue réjouie, elle était entrée dans le jeu en prenant le rôle de la fille du roi, toute jeune grecque biberonnée avec Homère connaît bien sûr le détail du récit de la rencontre mythique. Et de s'étonner avec aplomb que son questionneur n'était pas nu, n'avait pas l'air d'un naufragé, ne donnait nullement des signes d'extrême fatigue, ni l'impression d'avoir été réveillé dans un lit de broussaille, ni..., ni..., et là, Antoine avait dû jeter le gant et reconnaître qu'il avait affaire à aussi matois que lui !

Là-dessus, ils avaient bien ri et il lui avait demandé si elle pouvait l'introduire au palais du roi Eft'hýmios. Et elle avait répondu, en prenant un air désolé, que le roi, son oncle, n'était pas là, qu'après le chaud de la saison touristique, il prenait le temps de souffler en séjournant chez des cousins lointains, égarés du côté de Kissamos, où commençait la saison des agrumes. Par contre, ses trois assistants étaient là, dans l'atelier, en train de polir certaines pièces que le Maître voulait voir achevées à son retour, dans une semaine et si, Ulysse le souhaitait, il pouvait les rencontrer et visiter la forge. Ulysse-Antoine avait répondu que c'était le Maître qu'il voulait voir, qu'il reviendrait dans une semaine, qu'en attendant il pourrait peut-être la revoir elle, un de ces jours à la boutique, où il avait repéré des copies en bronze de tablettes en linéaire A que, curieusement, il ne « reconnaissait » pas, ou ailleurs ? Ou – sait-on jamais ? – un soir à Kalamaki, chez Lémoni, la taverne où il était « chez lui », il pourrait peut-être aussi noter le numéro de téléphone de la boutique ou donner celui de Magdalena, sa logeuse aux *Messara'rooms*, pour le cas où...

Et puis, toujours *ravi en transe*, il avait pris congé en oubliant de lui demander comment elle s'appelait. Il voyait là un nouveau coup de « l'esprit de l'escalier », car il est notoire qu'après une entrevue (qui s'est tenue à l'étage), c'est en descendant l'escalier que les idées affluent, que l'on trouve

enfin ce qu'il aurait fallu dire ou faire, et qu'émerge, comme dans ce cas-ci, la bonne question qu'il aurait fallu poser. Il était donc reparti sans connaître son nom : son rêve éveillé avait encore de beaux jours et Nausicaa continuerait à l'habiter.